

## LA MEDITERRANEE ET LE CHRISTIANISME:

### CADRE GEOPOLITIQUE ET ECONOMIQUE DE L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE DE RAMON LLULL

Le sujet que je tente d'exposer ici est dominé par un problème historique d'importance majeure: celui de l'évolution différente, des deux moitiés du monde méditerranéen médiéval, la moitié chrétienne et la moitié musulmane. Cette différence est d'autant plus digne de retenir l'attention des historiens qu'il est difficile, sinon impossible, de l'expliquer par les facteurs que la mode actuelle fait constamment évoquer: l'économie, les systèmes de production et d'échange. En effet, les courbes des destinées contraires des deux mondes méditerranéens en présence - le chrétien et le musulman - les oppositions entre eux - oppositions de civilisation, de mentalités et de structures sociales - et la différence de leur évolution économique ont une origine essentiellement religieuse. Voilà qui devrait être sujet de réflexion approfondie pour tous ceux qui se consacrent à l'étude des sciences dites humaines.

Pour bien prendre la dimension de ce problème, il faut le replacer dans le mouvement historique - "il faut tendre au général", disait notre Pascal au XVII<sup>e</sup> siècle - et si l'on embrasse donc d'un regard d'ensemble l'évolution antérieure à l'apparition du christianisme, on discerne que pour notre vieux monde gravitant autour de la Méditerranée, les millénaires de ce que nous appelons l'histoire ancienne ont été une lente évolution vers l'unité du monde européen, africain et asiatique à la fois, du monde *eurafroasiatique* donc, qui entoure la grande mer. Cette évolution vers l'unité conduisit, nous le savons tous, au prodigieux épanouissement impérial romain, à cet empire eurafroasiatique de Rome qui a servi historiquement de berceau à la religion universelle que le Christ révéla alors aux hommes. C'est là, à mon sens, un des aspects de l'histoire qui illustre le mieux les formules majestueuses utilisées au XVII<sup>e</sup> siècle en France par un des maîtres de la pensée catholique des plus fermes que nous ayons jamais eus en mon pays, Bossuet: "Dieu, du plus haut des cieux, tient les rênes de tous les royaumes. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus lointaines".

Avec le recul des siècles, nous distinguons bien ce que fut cette progression de l'univers antique vers l'unité et quelles furent les conséquences de cet aboutissement unitaire: la civilisation latine puis le christianisme se répandirent tout autour de la mer dans le cadre impérial romain. Les notions usuelles de notre science géographique élémentaire déforment la réalité en ce sens que nous avons tendance à penser en Europe, d'une part, Asie, d'un autre côté, Afrique, d'un troisième, comme s'il s'agissait là de personnalités collectives, bien arrêtées, définies et fondamentalement différentes. Or, comme le disait sous forme de boutade un des meilleurs esprits français du XXème siècle, le grand Méditerranéen Paul Valéry, "en nous parlant des cinq continents - Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie - les géographes oublient le plus important: le continent méditerranéen".

Cette vérité géohistorique est incontestable: il existe un monde méditerranéen, celui dont le christianisme fit la conquête spirituelle progressive dans les premiers siècles de notre ère, en rayonnant de quelques foyers, tels Alexandrie ou Carthage en Afrique, comme Jérusalem ou Antioche en Asie, et en Europe Rome ou par exemple Gaudix, qui fut suivant la tradition le premier évêché créé dans la Péninsule ibérique. Puis, l'empire romain disparu, l'Eglise catholique romaine lui survécut, on est tenté de dire: lui succéda; et le christianisme, après avoir fait la conquête spirituelle des peuples venus de l'Europe septentrionale et centrale, installés dans les anciennes provinces de l'empire, se dilata grâce à ses missionnaires qui partirent convertir des populations de l'univers resté en dehors de l'ancien édifice impérial romain, tant en Russie, en Ethiopie ou même en Iran, qu'en Germanie ou en Scandinavie, la Méditerranée restant pourtant le centre de ce monde élargi qui paraissait plan, et Rome restant sa capitale spirituelle en son cœur géographique.

Mais voici qu'au VIIème siècle de notre ère, l'islam apparut; ce fait proprement religieux entraîna la rupture de l'unité spirituelle du monde gravitant autour de la mer et une série de conséquences politiques, sociales et économiques considérables, non seulement dans les pays où il triompha mais aussi dans ceux où il ne s'implanta point. La plupart des terres asiatiques bordières de la Méditerranée et de ses mers annexes furent vite conquises par les Mahométans ainsi que, assez vite, toutes les terres africaines qui en étaient riveraines puis l'Espagne et plus tard - pour deux siècles environ - la Sicile. Ne nous arrêtons pas au détail de ces conquêtes arabes, mais constatons que des villes comme Cordoue et Rome ou - autre exemple - comme Alexandrie et Constantinople, qui avaient été des cités - soeurs durant des siècles, devinrent dès lors des communautés humaines où tout était différent entre celle qui restait chrétienne et celle qui était devenue musulmane. Ce fut alors une rupture radicale de la séculaire commu-

nauté des destins des divers pays méditerranéens. Elle entraîna un bouleversement dans tous les aspects de la vie des individus et des sociétés, y compris dans le déroulement même du commerce. Deux mondes différents se partagèrent désormais le pourtour de la mer: la chrétienté et le *dar al - islam*.

Encore les aspects et la portée de ce partage ne furent - ils pas complètement les mêmes dans le bassin occidental et dans le bassin oriental de la Méditerranée. L' Orient avait une physionomie distincte de celle de l' Occident: il était un ensemble de terres où des civilisations avaient éclos particulièrement tôt, puis cet ensemble avait été un creuset qui à l' époque hellénistique avait servi à l' élaboration d' une culture gréco-orientale dont l' empire romain avait été ensuite l' héritier. Par delà les éléments latins, romains, chrétiens qui faisaient une unité du monde méditerranéen, l' Orient conservait ainsi des racines anciennes, une mentalité propre, une originalité toujours présente, tant à Alexandrie qu' à Constantinople ou en Asie, à tel point que dans la cadre de l' empire byzantin le christianisme dit grec sans sortir de l' unité catholique romaine- il ne fit qu' au XIème siècle - avait des modalités et des conceptions siennes, de souche orientale, différentes des modalités et des conceptions qui avec la papauté romaine prévalaient dans le bassin occidental de la mer.

Quant à l' islam, s' il est - comme on le rappelait tout à l' heure - un fait essentiellement religieux, il est en même temps géographique- ment et historiquement un fait oriental, en ce sens qu' il est né en Orient et qu' il a été véhiculé par un peuple oriental, le peuple arabe. Cela fait que le problème des rapports entre chrétiens et musulmans dans les régions conquises par les Arabes - disons par les Mahométans ne se posa pas de la même manière dans les pays méditerranéens orientaux et dans les occidentaux. En Orient, les chrétiens, pour chrétiens et romains et latinisés qu' ils aient été ou qu' ils fussent encore plus ou moins, n' en restaient pas moins grecs, gréco - orientaux; là l' Orient en soi restait ainsi un dénominateur commun entre musulmans et chrétiens.

En Occident, ce fut différent: à la veille de la conquête arabe, la Berbérie et l' Italie, la Péninsule ibérique et la Gaule avaient été et étaient chacune partie intégrante de l' univers latin, chrétien, romain. La Berbérie, terre de l' empereur Septime Sévère et de saint Agustin, était aussi pénétrée de latinité et de christianisme que la Péninsule ibérique, terre de l' empereur Trajan et de saint Isidore. Certes, ici et là, comme en Gaule, il y avait de nombreux bastions montagneux et de nombreuses survivances païennes, des zones et des âmes encore impénétrées, mais l' ensemble était occidental, tandis que le conquérant, l' envahisseur arabo-musulman qui y arriva, était un pur oriental. Cela fait que la rupture qui se produisit entre l' Occident restant chrétien et l' Occident tombant sous la domination arabe orientale, fut une ruptu-

re plus déchirante et plus grande source d'incompatibilités que celle entre Orientaux chrétiens et Orientaux musulmans. C'est du moins là un problème qui est à poser, sujet de réflexion et de recherche. Pour nous, ici, il s'agit de savoir où en était ce monde méditerranéen mi-chrétien mi-musulman à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle et au début du XIV<sup>ème</sup>, c'est à dire au temps de Ramon Llull, des alentours de 1235 à ceux de 1315.

Tandis qu'en Orient, la rupture entre le christianisme oriental ou grec et le christianisme romain était consommée depuis le milieu du XI<sup>ème</sup> siècle, et que la tentative de réimplantation d'une chrétienté occidentale temporelle en Terre Sainte, initiée à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle, avait avorté et languissait après des débuts prometteurs, en Occident les Arabes avaient déjà été complètement chassés de Sicile et ils avaient reculé dans la Péninsule ibérique bien au sud de Tortosa et de Saragosse, bien au sud de Tolède et de Lisbonne. Pour tenter de dresser un tableau de ce monde méditerranéen en fonction des préoccupations de notre Congrès, un tableau assez complet sans être trop long, je présenterai les faits qui me paraissent le plus importants en les groupant en trois grandes séries: d'abord, les traits généraux d'ordre politique et politico-culturels définissant l'ensemble méditerranéen du temps; ensuite, des faits plus particuliers caractérisant le premier plan de l'horizon méditerranéen islamique pour la chrétienté et notamment pour les Majorquins, à savoir les complexes réalités maghribines; enfin, des données économiques influençant les rapports entre les deux grandes aires politiques et culturelles en présence - la chrétienne et la musulmane - en tentant ainsi de discerner les ressorts de l'imbrication des facteurs politiques, économiques et culturels.

### *Première partie: L'horizon méditerranéen de Ramon Llull*

Le fait majeur est celui qui a déjà été évoqué: le monde méditerranéen était divisé en deux parties, la chrétienté et la "maison de l'islam". Cela durait depuis six siècles déjà, et ces deux univers paraissaient à première vue complètement inconciliables.

D'une part, la chrétienté méditerranéenne était fondamentalement romaine: l'Italie, la Gaule devenant France, les bastions chrétiens de la *reconquista* ibérique se prolongeaient même, vers l'est, par l'empire latin de Constantinople - de religion chrétienne romaine - qui de 1204 à 1261 tint la place de l'empire byzantin - de religion chrétienne grecque - celui-ci étant alors morcelé et réduit à diverses terres asiatiques et à quelques bastions isolés dans les Balkans. Plus à l'est encore, l'île de Chypre longuement disputée entre chrétiens et musulmans était devenue aussi royaume latin depuis la fin du XII<sup>ème</sup> siècle (1191-1192) et elle l'était toujours du vivant de Llull, tandis que subsistèrent aussi après 1261 comme vestiges du feu empire latin de

Constantinople des principautés latines installées en Grèce: le Péloponèse - la principauté de Morée - sous la direction de princes français puis italiens, et l'Attique - le duché d'Athènes - sous la direction de princes français puis catalans. Enfin, sur le continent asiatique s'étirait le long du littoral syro-palestinien le legs de la 1<sup>ère</sup> Croisade en Terre Sainte - celle de la fin du XI<sup>ème</sup> siècle - à savoir le royaume de Jérusalem - qui s'il était privé de sa capitale depuis 1187, se maintint sur la côte jusqu'en 1291. Sa disparition, cruelle au cœur des chrétiens, survenue alors que Lull était un quinquagénaire, fut en quelque mesure compensée, au moins comme tremplin d'espérance, par la transformation de l'île de Rhodes - jusqu'alors byzantine et menacée par les musulmans - en Etat latin appartenant à l'Ordre de l'Hôpital et de Saint-Jean de Jérusalem, à partir de 1308 et pour plus de deux siècles. Dans tout ce secteur asiatique de la chrétienté, à la faveur des Croisades, donc depuis la fin du XI<sup>ème</sup> siècle, des Eglises grecques orientales s'étaient ralliées à l'Eglise romaine, notamment celle d'Arménie et celle des Maronites du Liban. Ainsi, au sein de la chrétienté, l'Eglise de Rome tendait à prévaloir, même en Orient, sur l'Eglise grecque schismatique.

De l'autre côté de la barrière religieuse séparant islam et christianisme, la moitié méridionale de l'Espagne, toute l'Afrique méditerranéenne, la plus grande partie de la Syrie-Palestine et de l'Asie mineure faisaient partie du monde soumis à l'enseignement du Prophète Mohamed, et bien que ce monde musulman comme le monde chrétien ignorât l'unité politique - il l'avait perdue dès le milieu du VIII<sup>ème</sup> siècle - il avait une profonde unité de civilisation et de pensée religieuse surmontant les nuances que diversifiaient les diverses "voies" de la foi et de la conduite mahométanes. Mais tandis que la plupart des terres chrétiennes de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle et du début du XIV<sup>ème</sup> n'avaient pas derrière elles un passé musulman - exceptions faites pour la Sicile et l'Espagne chrétienne - toutes les terres méditerranéennes du *dar al-islam* étaient d'anciennes terres romaines; et si beaucoup de leurs habitants s'étaient progressivement convertis à l'islam, certains d'entre eux étaient longtemps restés chrétiens, voire l'étaient encore, notamment en Orient: en Egypte comme en Syrie-Palestine.

Cette constatation nous permet de mettre en lumière un fait capital: l'islam, là où il était le maître, tolérait le christianisme, comme le judaïsme, d'ailleurs. En effet, il reconnaissaient ces deux religions monothéistes plus anciennes que lui, des religions déjà révélées par Dieu, par le Dieu unique, des religions dont les croyants avaient le mérite de respecter des livres d'inspiration divine, la Bible et les Evangiles. Toutefois, cette tolérance était défiante; aux yeux du musulman, les chrétiens avaient un double défaut majeur: ils ne reconnaissaient pas le dernier prophète de Dieu, Mohamed; et ils avaient déformé la vie du prophète Jésus, en faisant de lui un Dieu, Dieu, le Fils de Dieu, ce qui



était à son sens une inadmissible altération scandaleuse du principe absolu de l'unité divine. Il reprochait donc aux chrétiens à la fois de ne pas respecter la parole de Dieu révélée par Mohamed, c'est à dire le Coran, et d'être des "polythéistes trinitaires". Il les considérait ainsi comme des rebelles, des insoumis à Dieu, mais respectables car ils croyaient tout de même en Dieu.

Par conséquent, les chrétiens vivant en terre d'islam qui n'avaient pas l'audace de résister aux musulmans par les armes, pouvaient rester des hommes libres, pratiquant leur religion et conservant leurs lois et coutumes, organisés en cellules autonomes. Mais cette tolérance avait des limites infranchissables: le chrétien devait respecter l'islam; sous peine de mort, il ne devait pas faire d'apostolat religieux auprès des musulmans; il ne devait pas exercer son culte d'une manière ostentatoire et bruyante; en aucun cas il ne pouvait prendre pour femme une musulmane, tandis que tout musulman avait le droit d'avoir une ou plusieurs chrétiennes parmi ses épouses, tous les enfants nés de ces unions mixtes devant être musulmans; enfin tout musulman se convertissant au christianisme était passible de la peine de mort. Telles étaient quelques unes des limites les plus remarquables qui cernaient la tolérance islamique envers le christianisme.

Ces données générales, constantes depuis plus d'un demimillénaire au temps où vivait Ramon Llull, forment la toile de fond du monde méditerranéen d'alors. Mais le monde sans cesse se transforme, dans un sens ou dans un autre. Et des réalités historiques récentes, récentes pour Ramon Llull, étaient forcément sujet de réflexion pour les esprits éclairés du XIII<sup>ème</sup> siècle: l'évolution du monde méditerranéen n'était pas la même en Orient et en Occident. En Orient, le christianisme reculait devant l'islam; plus précisément, les Etats chrétiens reculaient, se rétrécissaient, tandis que s'étendait le *dar al-islam*. La grande espérance née de la 1<sup>ère</sup> Croisade à l'extrême du XI<sup>ème</sup> siècle, lors de la création du royaume de Jérusalem, flanqué vers le nord par le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche et le comté d'Edesse, s'était peu à peu résorbée en un mirage: depuis la perte de Jérusalem (survenue en 1187) le royaume latin de Terre Sainte n'était plus qu'une frange méditerranéenne qu'aucune des Croisades de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle et du XIII<sup>ème</sup> ne réussit à renforcer véritablement. La bifurcation contre Byzance de la 4<sup>ème</sup> Croisade au début du XIII<sup>ème</sup> siècle avait bien pu faire naître l'empire latin de Constantinople aux dépens de l'empire byzantin grec schismatique, cela avait bien pu être interprété comme un renforcement de l'Occident romain, devant lui permettre d'être un plus solide champion de la chrétienté contre l'islam, mais cet empire latin n'avait pu vraiment s'enraciner et Ramon Llull le vit sombrer devant la résurrection de l'empire byzantin en 1261, 30 ans avant qu'il vit pareillement rayer totalement de la carte le royaume de Jérusalem quand les musulmans achevèrent de le reconquérir en

1291. La survivance des petits groupes de populations chrétiennes çà et là dans l' Orient musulman, n' était pas motif de consolation suffisant pour les chrétiens d' Occident se réveillant du grand rêve déçu de la Croisade.

Par contre, ce qu' ils voyaient se produire dans la moitié occidentale du bassin méditerranéen était beaucoup plus réconfortant pour eux. Peu avant la prise de Jérusalem par les premiers Croisés, la ville de Palerme - en 1072 - puis toute la Sicile étaient redevenues chrétiennes, et tandis que Jérusalem n' était demeurée possession de la chrétienté que durant un siècle à peine, Palerme et la Sicile l' étaient encore deux et trois siècles - et définitivement - après leur reconquête. De plus, l' Espagne chrétienne ne cessait de se dilater vers le sud: la *reconquista* reins tallait la civilisation et le pouvoir chrétiens dans les Baléares en 1230-1235, dans l' Andalousie du Guadalquivir - à Cordoue en 1236, à Seville en 1248 - dans le royaume de Valence - dont la capitale fut prise en 1238 - et sur les terres murciennes d' abord par le biais d' un protectorat castillan établi en 1243-1244 puis par leur annexion pure et simple à la Castille, à la suite de leur révolte que Jacques le Conquérant contribua largement à étouffer en enlevant Murcie aux rebelles en 1266. Ces faits caractéristiques de l' expansion de la chrétienté dans l' Occident méditerranéen aux dépens du domaine musulman, constituent une série toute contraire à celle qui en Orient se faisait au profit du *dar al-islam* au détriment des dernières possessions du royaume latin de Jérusalem.

De l' histoire des terres, passons à celle des croyances. Tout esprit non prévenu est amené à constater que le triomphe des armes chrétiennes dans l' histoire a toujours abouti à faciliter la christianisation des peuples infidèles vivant sur les terres conquises. Il n' en est pas moins vrai qu' un esprit religieux, par delà la geste militaire de la Croisade reconquérante, ne peut que surtout songer à la conquête ou reconquête pacifique et spirituelle des âmes. Or, sur ce plan aussi, l' Occident était riche de promesses. Tandis que les communautés chrétiennes de l' Orient dominé par les musulmans, restant sur la défensive spirituelle, se contentaient d' être heureuses de pouvoir survivre, en Occident se réalisait une mutation religieuse de l' islam au christianisme grâce à la prédication catholique souvent nourrie au préalable par une solide étude de l' islam, afin d' être sûre en matière de controverse. Le courant de conversion dans l' Espagne reconquise était puissant: des descendants des califes almohades, l' ancien roi de Valence Abou Saïd et une partie au moins de sa famille, un fils du dernier souverain musulman de Majorque, un notable majorquin devenu Dominicain, le Bienheureux Miquel de Benazar, sont les convertis les mieux connus car les plus notables, mais maint de leurs correligionnaires dut suivre le même itinéraire spirituel qu' eux: il est certes indiscutable que de nombreux mahométans fuirent l' autorité des reconquérants en émigrant et

que d'autres restèrent fidèles au Coran tout en demeurant en terre redevenue chrétienne; mais il ne l'est pas moins que certains se convertirent à la religion romaine. Les *studia arabica* créés par les Dominicains pour étudier la langue et la pensée arabes étaient des écoles de formation missionnaire, notamment celui de Murcie vers 1265-1280, et celui plus précoce encore qui fonctionna à Tunis vers 1250-1270.

Ce dernier fait que je viens de rappeler, est particulièrement digne d'attention: cette création réalisée en Afrique prouve ce qu'était la puissance de dilatation de l'Occident chrétien au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, quand Llull avait une vingtaine d'années. Non seulement la chrétienté venait de réaliser et réalisait en Europe de grands progrès à la fois sur le terrain et dans les esprits, mais encore, plus encore, elle envisageait avec espoir et audace un nouvel essor au-delà de la mer. C'est sur cette proche portion musulmane de l'horizon méditerranéen des Occidentaux que nous allons nous arrêter maintenant.

### *Deuxième partie: Le Maghrib, ex-Berbérie latine et chrétienne*

En direction de l'Afrique se trouvaient placés en avant-garde de l'Occident chrétien, les Catalans de la Couronne d'Aragon, c'est à dire de cette portion méditerranéenne de la Péninsule Ibérique que je me suis risqué à appeler l'Espagne catalane, cette Espagne catalane dont le bastion avancé en pleine mer était et reste les Baléares.

Exception faite pour la prise de la Sicile qui avait été une réalisation insulaire dont les tentatives de prolongement en Tunisie avaient tourné court dans la première moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, la reconquête réalisée par les Occidentaux sur les Musulmans avait été essentiellement oeuvre terrienne et continentale, jusqu'au jour de la prise de Majorque. Cette victoire chrétienne, elle, fut immédiatement suivie, d'une manière significative, par la création d'une amirauté de Catalogne et de Majorque, qui devint vite l'amirauté de la Couronne d'Aragon.

C'est sur la mer et par les voies maritimes que les Catalans restaient des reconquêteurs et pouvaient continuer à l'être. Les vieux accords entre Castille et Couronne d'Aragon limitant aux alentours de la zone d'Alicante l'expansion catalano-aragonaise vers le sud de la Péninsule, la mer était la seule voie d'expansion et pas seulement d'activités commerciales pour ces marins par excellence qui étaient les Catalans. Les Baléares, on le sait bien ici, ne sont pas plus éloignées de l'Afrique que de la Péninsule Ibérique. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après leur installation à Majorque les souverains catalans aient vite cherché à établir une influence, voire un contrôle ou même leur domination sur le Berbérie. Je n'insiste pas sur cette histoire que j'ai déjà beaucoup étudiée et longuement exposée: par le commerce, par le biais des tributs obtenus de souverains maghribins comme jadis de souverains des *tai'fas* d'al-Andalus, par l'immixtion dans les douanes ma-



ghribines, par l'installation de milices chrétiennes officielles dans les armées des souverains berbères, une influence diffuse se faisait sentir dans ces pays d'Afrique purement musulmans alors, au moment même où par des conquêtes en Europe sur des chrétiens commençait à prendre forme le grand empire catalan qui finit par faire face à l'Afrique: dès le temps de Ramon Llull, il engloba la Sicile (1282), Malte, Pantelleria, les îles tunisiennes des Kerkenna et de Djerba, puis l'Attique (1311) et plus tard la Sardaigne, et la moitié méridionale de la Péninsule italienne.

Or, si cette orientation de la Couronne d'Aragon à travers la mer, face au Maghrib et vers le Maghrib est un fait politique, elle est aussi un fait religieux. Avant même que l'apostolat missionnaire de Ramon Llull prit forme, la papauté avait créé -en 1266- un évêché du Maroc ou de Marrakech plus ou moins dans le cadre de la politique d'entente esquissée entre le royaume de Castille et le califat almohade décadent; peu après, au moins un *studium arabicum* -celui de Tunis déjà cité il y a un instant - fonctionna en Berbérie; enfin les milices chrétiennes du Maghrib avaient des aumôniers tout comme des prêtres étaient affectés comme chapelains dans les fondouks-consulats installés par des ressortissants chrétiens dans les divers Etats de cette Berbérie. Certes, tout prosélytisme était interdit à ces ministres du Christ - nous retrouvons là avec la tolérance de l'islam envers le christianisme, les limites de de cette tolérance - mais les clercs les plus cultivés du temps, les plus orientés vers les questions d'islam, les plus proches de l'Afrique, des Catalans tels les Dominicains saint Raymond de Penyafort ou Ramon Martí, ou Ramon Llull, ne pouvaient ignorer que cette Berbérie avait été aussi chrétienne que les terres d'al-Andalus qui venaient de se reconquérir: Séville, la ville de saint Isidore redevenait foyer chrétien, pourquoi n'en serait-il pas de même de Carthage, la ville de saint Cyprien et de Bône, celle de saint Augustin?

D'ailleurs, le christianisme préislamique avait aussi longtemps survécu en terre de Berbérie que dans la Péninsule Ibérique: environ un demi-millénaire. Bien que les chroniques arabes ne l'indiquent presque jamais, quelques bribes d'allusions qui s'y trouvent ici ou là, et plus encore des témoignages archéologiques et épigraphiques permettent de savoir que le christianisme subsistait encore en Berbérie à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle et au début du XII<sup>ème</sup>, un christianisme autochtone, préislamique, replié sur lui-même, conservant l'usage d'un latin plus ou moins dégénéré et celui d'une sorte de langue latino-berbère dite *alfariqui*, ayant souvent perdu contact avec Rome et avec les autres terres de la chrétienté, évoluant parfois vers des formulations inconsciemment hérétiques. Tout cela est bien connu aujourd'hui, mais devait l'être pareillement à Rome et dans les grands centres d'études de la chrétienté d'Occident aux XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles. Ce sont seulement les persécutions déclenchées par les Almohades au milieu du

XIIème siècle qui mirent pratiquement fin au christianisme berbère préislamique. Autrement dit, les fameux Mozarabes d'Espagne, dont le plus illustre fut saint Euloge de Cordoue, si intrépides encore dans la foi chrétienne aux IXème et Xème siècles, avaient eu leurs homologues dans la Berbérie à la même époque. Mais si l'histoire des Mozarabes d'Espagne ne nous est pas inconnue, grâce à la réalisation continue et progressive de la *reconquista*, celle de leurs frères de Berbérie, isolés par la mer, a sombré dans l'oubli, du fait du silence des textes. La parallélisme de l'histoire d'*al-Andalus* et de l'histoire du Maghrib n'en est pas moins incontestable; il se poursuivit jusqu'au XIIIème siècle: on peut par exemple penser que dans une certaine mesure l'histoire missionnaire des dominicains et des franciscains partant alors pour le Maghrib est comparable à celle du saint valencien mozarabe Pierre Pascal (Pere Pascual) - né en 1227, mort en 1300- qui à Grenade ou il finit en martyr cherchait à réanimer une flamme chrétienne qui y était alors aussi éteinte, semble-t-il, que dans l'ensemble de la Berbérie.

Il n'était pas impossible d'envisager une rechristianisation de la Berbérie: peut-être - mais peu vraisemblablement - par les résurgences d'un atavisme non complètement oublié encore; peut-être - en une faible mesure - par un certain respect pour le christianisme; plus sûrement par révérence envers la force chrétienne reconquérante s'affirmant en Espagne comme elle l'avait fait en Sicile et de plus en plus puissante sur mer; quelques uns des représentants les plus éclairés ou les plus politiques des populations du Maghrib semblaient parfois incliner vers la religion du Christ où feignaient de le faire. En 1230 par exemple, le calife al-Mamoun déclara dans un prône officiel en la grande mosquée de Marrakech qu'il n'y avait jamais eu - en dehors du prophète Mohamed, bien sûr - qu'un guide envoyé par Dieu: Jésus. Quelque trente-cinq ans plus tard, une dizaine d'années donc avant la création de Miramar, le plus en vue des docteurs du *studium arabicum* des Dominicains de Tunis, le catalan Ramon Marti, crut à tort que le calife régnant en cette ville, al-Mostancir, était sur le point de se convertir au christianisme et attendait un appui militaire occidental pour changer officiellement de religion, et il en convainquit le roi de France saint Louis; c'est là l'un des motifs qui semble avoir entraîné ce prince à orienter vers la Tunisie sa Croisade de 1270 durant laquelle il trouva la mort. Treize ans plus tard, se trouvait en Sicile un fils d'un souverain tunisien - un fils d'al-Mostancir, peut-être - converti au christianisme, appelé "Pierre de Tunis", intrigant entre les Catalans et les Angevins. Enfin, en 1314, peu avant la mort de Ramon Llull, dans l'espoir de recevoir des subsides ou des secours militaires car son trône était vacillant, un autre souverain tunisien, Ibn al-Lihyani fit croire à Jacques II qu'il s'était secrètement converti au christianisme et qu'il avait réellement reçu un baptême clandestin: une étonnante lettre de félicitations, datée du 9 juillet 1314, dont la copie est

conservée dans un registre de chancellerie des Archives de la Couronne d' Aragon, fut adressée à cette occasion par Jacques II à son frère ce nouveau "roi Jacques", car Ibn al-Lihyani disait avoir pris ce prénom.<sup>3</sup>

Voilà des faits qui me paraissent significatifs et qui nous permettent de plus ou moins reconstituer le panorama africain politique, et politico-religieux, que Llull pouvait mentalement contempler quand il fonda Miramar, ces réalités maghribines avec lesquelles il prit ensuite un contact direct, sinon à Ceuta vers 1280, du moins sûrement à Tunis en 1292, à Bougie en 1307, de nouveau à Tunis et peut-être aussi à Bougie en 1314-1315, au moment précisément où se développait le roman de la pseudo-conversion du sultan Ibn al-Lihyani.<sup>4</sup>

A vrai dire, plus encore peut-être que de ces visions politico-religieuses exaltantes mais souvent décevantes, la vie méditerranéenne était faite d'humiles et courantes données quotidiennes formant la trame constante de l'existence. Elles non plus ne pouvaient être méconnues par un Majorquin comme Ramon Llull. Or elles aussi ne pouvaient que l'inciter à regarder vers le *dar al-islam* en général et le Maghrib en particulier, et à les juger accessibles aux chrétiens, donc peut-être à la christianisation. C'est sur cet aspect économique et politico-économique du cadre méditerranéen dans lequel se situait son apostolat, que je crois devoir donc fixer maintenant notre attention.

*Troisième partie: Les données quotidiennes  
de la vie économique méditerranéenne  
et leurs interférences avec les données politiques et culturelles.*

Depuis la fin du XI<sup>ème</sup> siècle, la Méditerranée était sillonnée par les marins chrétiens; à partir du XII<sup>ème</sup> siècle et plus encore après la reconquête de Majorque et de Valence, d'Alicante et de Carthagène, la Méditerranée occidentale devint une aire économique dominée par les marchands de l'Occident, et le rôle des Catalans s'y amplifiait considérablement. Aux dires du chroniqueur Bernat Desclot, le célèbre amiral Roger de Lauria eut l'occasion de déclarer un jour vers l'an 1300: "de nos jours, même un poisson n'ose pas de se risquer à travers les flots sans un sauf-conduit du roi d' Aragon".<sup>5</sup> Et chacun sait que dans ce trafic maritime de la Méditerranée occidentale, Majorque avait une place éminente: par sa situation géographique, et grâce à son excellente rade en eau profonde, elle était centre de redistribution commerciale, point d'escale, carrefour privilégié du négoce international. La trafic avec le Maghrib y était particulièrement intense, j'ai eu la bonne fortune de retrouver il y a une vingtaine d'années dans votre merveilleux *Archivo Histórico de Mallorca* un petit cahier, celui des *Guiatges* de janvier-mars 1284, document

complètement isolé puisque les autres registres de *Guiatges* ne remontent qu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Par ce cahier de 1284, qui ne couvre que des mois d'hiver, nous savons qu'en ce temps, au temps donc des débuts de Miramar, plusieurs petits bateaux majorquins quittaient l'île chaque semaine pour tel ou tel port du Maghrib, même dans la mauvaise saison. En outre, c'est en passant par Majorque, en s'y arrêtant, que les marins et marchands génois, provençaux et languedociens se rendaient aussi au Maroc et en Berbérie centrale.

Pour les Majorquins contemporains de Ramon Llull, pour Llull lui-même, l'Afrique n'était donc pas une terre lointaine et inconnue: elle était la porte d'à-côté; les réalités économiques quotidiennes, l'activité commerciale entre pays chrétiens et pays musulmans donnaient l'impression qu'une unité eurafricaine renaissait dans le bassin occidental de la mer; et ce, sous direction chrétienne, puisque les navigateurs et les commerçants chrétiens étaient les principaux réalisateurs de ce trafic. Le fait est d'autant plus remarquable que depuis l'époque de la conquête arabe, tant l'Eglise romaine et le patriarcat byzantin que les docteurs en droit islamique prohibaient la vente aux infidèles, c'est à dire aux adeptes de l'autre religion, de tout ce qui pouvait augmenter leur capacité d'action belliqueuse, ainsi que la vente des vivres de première nécessité. Mais par appât du gain, les chrétiens n'hésitaient pas à faire le commerce religieusement illicite: à l'occasion, ils allaient vendre armes, bateaux ou céréales dans les ports musulmans tant à Alexandrie que dans le Maghrib. L'Eglise peu à peu céda, au moins partiellement, devant ces errements: l'interdit religieux chrétien fléchit; et il est très significatif que cela se soit produit d'abord à Majorque: en effet, par une bulle du 9 avril 1241, dont un résumé fait au XIV<sup>e</sup> siècle se trouve dans le *Liber Privilegiorum* conservé dans les archives de la cathédrale de Majorque,<sup>6</sup> tout en rappelant qu'en aucun cas ne pouvaient être vendus à des pays d'islam ni armes ni fer ni bois ni chevaux ni mules ni rien de ce que pouvait leur servir à lutter contre les chrétiens, le pape Grégoire IX autorisa l'évêque de Majorque à permettre à ses diocésains de commercer avec les pays musulmans en temps de paix, même en y vendant des vivres.

Mieux encore, une sorte de cosmopolitisme économique englobant des adeptes des deux grandes religions en présence, s'esquissait sur les rives et les eaux de la Méditerranée; il est révélé, par exemple, par les contacts commerciaux entre le royaume de Jérusalem et la métropole musulmane de Syrie: Damas; il apparaît aussi dans l'histoire de la Méditerranée occidentale au temps de Llull: en ce temps où les bateaux étaient généralement des co-propriétés, certains de ceux qui naviguaient entre la Berbérie et Majorque ou d'autres terres chrétiennes, avaient parmi leurs-copropriétaires des musulmans à cô-

té de chrétiens; et il s'agissait non seulement de musulmans sujets de la Couronne d'Aragon comme par exemple les Maures ou *mudéjares* du royaume de Valence, mais aussi de Maghribins de Ceuta, de Tlemcen, de Tunis ou d'ailleurs. De même, des sociétés commerciales groupaient parfois des Maghribins et des chrétiens.

Certes, en ces siècles, le trafic n'était jamais sûr, car s'il était une constante de la vie méditerranéenne d'alors, il allait de pair avec une autre réalité quotidienne: la guerre de course et la piraterie. Un corsaire - et tout marin l'était plus ou moins - n'hésitait jamais à frapper illicitement les bateaux et les marchands relevant d'un pays avec lequel l'Etat dont il relevait lui-même était en paix, et il frappait légalement tous ceux avec qui cet Etat n'était pas en paix. Plus qu'une coexistence pacifique entre tous les riverains de la mer, se manifestait une curieuse coexistence de pratiques belliqueuses et de conduite pacifique. Le concert d'entente économique avait donc des limites qui faisaient parfois brusquement chuter navigateurs ou marchands dans un gouffre tragique où ils étaient la proie de la torture, de l'esclavage ou même de la mort. Mais tant que le Méditerranéen - chrétien ou musulman, juif aussi - avait la bonne fortune de traverser la mer et de trafiquer sans connaître la catastrophe, il côtoyait fraternellement des hommes professant une autre religion que la sienne et il se découvrait avec eux outre des intérêts communs, des habitudes, des aptitudes et des goûts semblables ou proches. Sur mer, dans les ports, chrétiens et musulmans conversaient et pas seulement de commerce parfois, et s'ils cherchaient toujours à se tromper quelque peu les uns les autres pour gagner le plus d'argent possible - mais cela se pratiquait même entre coreligionnaires - ils n'en discernaient pas moins que leur intérêt économique commun était de réduire l'emploi de la violence.

La piraterie entraînait en effet des représailles qui atteignaient facilement tous les concitoyens ou "compatriotes" de l'auteur d'un dol, d'une capture ou d'un meurtre, et cela aboutissait à un cycle de réactions qui nuisaient au négoce et risquaient de le paralyser à la longue. Majorque semble avoir été l'un des premiers hauts lieux méditerranéens à réagir contre ce risque d'asphyxie, en trouvant un procédé destiné à suppléer celui des lettres de marques qui légalisaient les représailles. On adopta la formule de faibles prélèvements proportionnels à effectuer sur les marchands d'une ville donnée trafiquant avec telle autre cité. Prélèvements réalisés après accord entre l'Etat dont un sujet avait été coupable et celui dont un sujet était victime. Cette formule qui prit à Majorque le nom de *lou*, a été étudiée depuis peu par plusieurs d'entre nous et notamment par notre cher et grand ami Francisco Sevillano Colom, dont je tiens ici à saluer pieusement la mémoire en ce premier séjour que je fais à Majorque depuis sa disparition: sa gentillesse infinie n'avait comme égale que sa compétence.



Tout cela faisait qu'une société économique christiano-musulmane fraternelle tendait à se forger des rivages chrétiens aux rivages musulmans de la mer; et Majorque jouait géographiquement un rôle essentiel dans cette évolution.

Cependant, ce mouvement a été très hésitant et limité: il faut se garder de toute exagération et il serait faux de croire que l'économie ait ainsi facilité tout uniment un rapprochement à possibles conséquences religieuses entre chrétiens et musulmans. En effet, plusieurs données historiques essentielles allaient en sens contraire de cette possible évolution; elles l'ont freinée, voire totalement arrêtée.

La première de ces données est capitale: les intérêts mercantiles s'opposaient à l'apostolat chrétien; les marchands occidentaux qui fréquentaient les ports maghribins étaient tout heureux d'y être tolérés, d'y commercer et d'y gagner de l'argent; leur foi se limitait à la pratique de leur religion grâce aux chapelains qui disaient la messe et distribuaient les sacrements dans les fondouks-consulats. Rien n'inquiétait plus et ne mécontenta davantage ces marchands que les impulsions missionnaires qui emportèrent parfois des clercs réguliers, notamment des Franciscains, par exemple à Ceuta et à Marrakech dans la première moitié de XIII<sup>e</sup> siècle, ou encore Ramon Llull lui-même à Tunis en 1292, sison à Bougie en 1315. En effet, l'islam, comme nous l'avons déjà rappelé, n'admettant pas le prosélytisme chrétien, des remous de foule entraînée par quelque prédicateur mahométan pouvaient toujours se déchaîner contre les tentatives d'apostolat chrétien et par conséquent contre les fondouks, les marchandises, les biens et les personnes de ces "polythéistes trinitaires" dont des représentaient offensaient Dieu. Le commerce se défiait donc de la religion.

Un second aspect des réalités pressantes de l'époque nuisait pareillement aux possibilités de diffusion du christianisme: non seulement les divers Etats occidentaux-Couronne d'Aragon, Castille, républiques marchandes italiennes, royaume angevin de Naples, Sicile-étaient souvent en conflit politique, mais encore leurs commerçants se concurrençaient en une rivalité tenace. Ces antagonismes économiques à portée politique, jamais vraiment interrompus, jouaient à l'intérieur de la chrétienté contre elle, et même au sein de la Couronne d'Aragon, opposant par exemple les Majorquins aux Barcelonais et aux Valenciens. Cela ne pouvait que rendre difficile la progression diplomatique et politique de chacune des puissances occidentales qui tendait à établir son influence sur telle ou telle capitale maghribine. Voilà comment, les déchirements intérieurs de la chrétienté et en particulier la grande opposition d'intérêts entre les républiques marchandes italiennes et la Couronne d'Aragon, ainsi que les entreprises menées par cette Couronne dans l'Italie elle-même, laissèrent lettre morte le fameux traité de Monteagudo de 1291 par lequel la Castille et la Couronne d'Aragon se partagèrent à l'avance le Maghrib. Or le

passé récent -tant en Sicile que dans la Péninsule ibérique- démontrait que jusqu'alors c'était seulement après la reconquête territoriale qu'avait pu pratiquement se réaliser la conversion de musulmans. La papauté, les Ordres religieux, les clercs de grande envergure comme Ramon Llull, qui n'étaient pas sans ignorer la violence des rivalités entre Etats chrétiens, devaient donc soit s'efforcer d'amener ces Etats à surmonter ces rivalités, soit se consacrer à l'élaboration et au perfectionnement de méthodes de conversion pacifique en dehors de toute reconquête préalable des terres. Remarquons qu'à Majorque, on était particulièrement bien placé pour connaître le poids et les contre-coups de la concurrence génoise, qui était l'une des grandes pierres d'achoppement pour l'essor catalan vers le Maghrib.

Telle est, je crois, la leçon qui se dégage du contexte économique et politico-économique qui enveloppait pour les chrétiens l'approche des rivages maghribins, comme celle du *dar al-islam* en général.

### Conclusion

Pour clore cette étude, tentons de faire le point sur les traits du monde méditerranéen qui nous ont paru les plus caractéristiques.

Une constatation d'abord s'impose: malgré l'aspect prometteur pour les chrétiens que présentait l'angle ibérique du panorama général, l'Occident des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles n'était guère préparé, humainement parlant, à réaliser le grand effort qui aurait permis de rendre à la civilisation romaine tombées entre les mains des disciples de Mohamed en Afrique et en Asie, comme cela avait été fait et continuait à se faire en Europe.

Mais pour la chrétienté, pour l'Eglise, cette paralysie relative n'empêchait que demeuraient pendantes les grandes questions auxquelles nous devons nous arrêter.

Jusqu'en 1291 et même après cette date, c'est à dire après comme avant la disparition complète du royaume de Jérusalem, la Croisade tendant à la restauration de l'autorité chrétienne à Jérusalem, Bethléem et Nazareth devait-elle se faire par priorité en Orient -et au besoin par l'Egypte qui y était la principale force islamique- ou au contraire par l'Occident, et devait-ce dans ce cas être par le Maroc ou par la Tunisie, pour ensuite mieux atteindre la Terre Sainte? Les tâtonnements des souverains démontrent combien l'incertitude était grande: le roi de Castille Alphonse X le Savant tenta de lancer une grande Croisade vers le Maroc aux alentours de 1260; le roi de France saint Louis mena une Croisade contre l'Egypte en 1249-1250 et une autre contre le Tunisie en 1270; et le Catalano-Aragonais Jacques le Conquérant ébaucha une Croisade directe vers la Terre Sainte en 1269.

Ces hésitations, ces contradictions, nous mettent en présence du problème majeur: la chrétienté de la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle était-elle capable d'organiser une Croisade victorieuse comme celle de la fin du XI<sup>ème</sup> siècle? La magnifique renaissance provoquée en Occident au XI<sup>ème</sup> siècle par son organisation féodale chrétienne, génératrice d'ordre, de paix, de progrès économique et d'essor démographique au sortir du temps de la désorganisation seigneuriale, était restée une pyramide inachevée, tronquée: ni le pape ni l'empereur ne couronnait pleinement cet édifice; engagés dans leur lutte fratricide pour le *dominium mundi*, la papauté et l'empire se contrecarraient: alors que le grand Hohenstaufen Frédéric II aurait pu mettre efficacement au service de la chrétienté la considérable force germano-italo-sicilienne qu'il avait rassemblée, il était un excommunié quand il avait réussi par la politique à rendre en 1229 pour un temps la ville de Jérusalem au royaume des Croisés. Dans l'Occident méditerranéen, les retombées des discordes entre chrétiens étaient aussi graves: quand vers 1260 Alphonse X le Savant entreprit d'organiser sa grande "Croisade d'Afrique" pour rendre la Berbérie au christianisme, Jacques le Conquérant ne cessa de préciser qu'en aucun cas cette Croisade ne devait attaquer la Tunisie, car cela aurait risqué de nuire au commerce catalan dans ce pays. Et quand en 1270, le roi de France saint Louis, escorté du roi de Navarre Thibaut II, partit en Croisade précisément contre Tunis, les milices catalano-aragonaise et castillane de Tunisie, restèrent dans l'armée du sultan contre les Croisés, tandis que Jacques le Conquérant intensifiait au même moment les échanges commerciaux entre ses Etats et cette Tunisie. En vérité, du fait du mariage-célébré en 1262- de l'infant Pierre d'Aragon, le futur Pierre le Grand, avec Constance de Hohenstaufen, petite-fille et héritière en Sicile de Frédéric II, la Maison de Barcelone se plaçait dans le camp hostile à l'installation par la papauté, de la Maison capétienne d'Anjou sur le trône de Sicile. Voilà comment et pourquoi, du vivant de Ramon Llull, le grand nom de Croisade fut détourné de son sens: à la suite de la conquête de la Sicile par Pierre le Grand en 1282 sur les Angevins, le roi d'Aragon fut excommunié et c'est une Croisade que la papauté lança en 1285 contre l'Aragon, en confiant l'exécution au neveu de Charles d'Anjou, le roi de France Philippe le Hardi. L'expédition tourna court, comme nous le savons tous, mais rien ne démontre mieux comment capotait et se dénaturait l'idée de Croisade au temps de Ramon Llull.

Tel est le contexte politique dans lequel se posait l'autre question majeure que nous avons déjà indiquée: ne fallait-il pas renoncer à l'apostolat précédé de la guerre de Croisade et donner la priorité à l'apostolat missionnaire? Cette formule s'envisagea non seulement à cause des réalités politiques et politico-économiques que nous avons évoquées, mais aussi sur la lancée proprement spirituelle de l'esprit

franciscain de détachement de ce monde: au cours d'une croisade menée contre l'Egypte en 1219 par le roi de Jérusalem Jean de Brienne -le beau-père de Frédéric II- saint François d'Assise s'était précipité en avant de l'armée chrétienne en direction des troupes musulmanes une croix à la main et avait réussi à être reçu par le sultan d'Egypte qu'il s'était efforcé de rallier au christianisme. Lui-même, s'il semble avoir admis pendant un certain temps -dans la première partie de sa vie- l'idée de Croisade, en suggérant de la commencer au Maroc, mit très en garde contre les guerres de conquête dont il craignait que ne naquit la haine et il élaborait alors sa doctrine de la possible conversion des musulmans par la voie philosophique et par la prédication, ce qui l'amena à travailler à la création de collèges de langues orientales à travers la chrétienté.

Mais, ultime question, la chrétienté avait-elle davantage de possibilités de réussite que pour la Croisade, dans cette volonté de dialogue pacifique ? La formule que je vais énoncer est banale, mais elle est inévitable: pour dialoguer, il faut être deux. Or l'islam avait une tendance profonde à refuser le dialogue et même le contact. Il était, par exemple, interdit aux chrétiens vivant en pays musulman, d'apprendre le Coran, donc d'en posséder un exemplaire; il leur était interdit d'en parler ou de parler du prophète Mohamed autrement que pour les célébrer. La moindre critique, la moindre réserve, toute discussion donc étaient interdites. Les docteurs en droit islamique enseignaient qu'un musulman devait fréquenter le moins possible des gens d'une autre religion; s'il s'en trouvait installés près de chez lui, il pouvait se montrer bon voisin mais il devait observer une certaine réserve dans ses rapports avec eux. L'un des premiers grands théoriciens de l'islam, le fameux Malik ibn Anas, fondateur de l'école islamique qui prévalut en Occident musulman, le malékisme, ayant été interrogé un jour pour savoir si l'on pouvait manger avec un infidèle, avait répondu: "Ce n'est pas défendu, mais personnellement je ne cultiverai pas l'amitié d'un chrétien". D'ailleurs, le Coran l'enseigne: "Croyants, ne prenez pas de confidents au dehors (c'est à dire n'ayez pas pour confidents des infidèles); ils ne failliraient pas à vous perdre (c'est à dire à vous pervertir); ils désireraient vous voir retomber dans la perdition."

Même en ce qui concerne les relations commerciales, l'islam était très réticent; ses docteurs enseignaient que mieux valait ne pas aller commercer en terre chrétienne car cela pouvait enrichir les infidèles, donc augmenter leurs forces combattives. Et je remarque au passage qu'à mon sens, c'est beaucoup plus pour cette question de principe que pour les prétendus motifs d'infériorité technique généralement invoqués par beaucoup d'historiens, que le commerce entre la chrétienté et le *dar al-islam* était essentiellement réalisé par des chrétiens se rendant en pays musulmans.

Il me paraît donc que pour bien des raisons le dialogue avec l'islam était difficile à établir, dans toute la mesure où le musulman ne cherchait pas à être un interlocuteur. Tel est le terrain glissant et fuyant sur lequel se devait pourtant tenter un apostolat missionnaire dans les terres d'islam, si la chrétienté n'était pas capable de les reconquérir ou si elle estimait que le temps de la Croisade était révolu, idée qui soufflait dans certains milieux occidentaux depuis la fin du XII<sup>ème</sup> siècle et qu'avait relancée aux alentours de l'an 1200, avant saint François d'Assise et Ramon Llull, le mystique Joachim de Flore.

Charles - Emmanuel Dufourq

1. Cf. SIMONET, *Los Mozarabes*, p. 787.

2. Je me permets de renvoyer à mon article, *Les relations du Maroc et de la Castille pendant la première moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle*, Revue d'Histoire et de civilisation du Maghreb (Alger, juillet 1968), particulièrement pp. 51-53.

3. Archive de la Couronne d'Aragon, Registre n 337, f. 198 v.

4. Je me permets de renvoyer à mon livre *L'Espagne catalane et le Maghrib aux XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles*, Paris, 1966, pp. 109, 181-182, 189, 202-203, 299, 412, 424 et 489-491.

5. DESCLOT, *Crònica*, chap. 166.

6. MIRALLES SBERT, *Catálogo del archivo capitular de Palma*, n. 3414.

7. Cf. SIMONET, *Los Mozarabes*, p. 802.

8. H.R. IDRIS, *Les tributaires en Occident musulman médiéval, d'après le "Mi'yar" d'al-Wansarisi*, in: Mélanges d'islamologie à la mémoire d'Armand ABEL, Leyde, 1974, p. 178.

9. SIMONET, *Los Mozarabes*, p. 82.

10. *Coran* III, 118 (114); dont les subtiles traductions sont variables et nuancées (cfr. traduct. Hamidulah-Léturmy avec préface Massignon, p. 249; et trad. donné par SIMONET, *Mozarabes*, p. 81).

11. H.R. IDRIS, *Commerce maritime et kirad en Berbérie orientale d'après un recueil inédit de fatwas médiévales*. Journal of Economic and Social History of the Orient, vol. 4, Leyde, 1961, p. 229; et id., *Les tributaires en Occident musulman* (op. cit.) p. 184.

12. Je me permets de renvoyer sur cette question à la communication que j'ai faite à Tunis en 1974: *Le commerce du Maghreb médiéval avec l'Europe chrétienne et la marine musulmane: données connues et problèmes en suspens*, in *Actes du Premier Congrès d'Histoire et de Civilisation du Maghreb*, tome I, Tunis, 1979, pp. 161-192.

13. Un anonyme *Tractatus de penitentia* de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle reprochait aux prêtres de se croiser et ironisait contre cette conception de la recherche du martyre qui consistait "pour se faire tuer à vouloir tuer": et le rédacteur des *Annales de Wursbourg* accusait les prédicateurs de la Croisade de pousser les chrétiens à se-faire massacrer.